

## MA PETITE FILLE.

(ROMAN.)

Dédiée à ma sœur, madame E. Lequerré.

AIR :— " Si vous n'avez rien à me dire."

## I.

Savez-vous bien qu'elle est gentille  
Et qu'elle a de beaux grands yeux noirs ?  
(Je pense à ma petite fille  
Que j'aime à bercer tous les soirs.)  
Savez-vous bien qu'elle est gentille  
Et qu'elle a de beaux grands yeux noirs ?

## II.

Dans son charmant petit langage,  
Savez-vous qu'elle a de l'esprit ?  
Vous ne devinez pas, je gage,  
Ce que, l'autre jour, elle a dit ?  
Dans son charmant petit langage,  
Savez-vous qu'elle a de l'esprit ?

## III.

Elle a dit que " les demoiselles  
" Portent de gros chignons affreux  
" Qui défigurent les plus belles  
" Et chassent tous les amoureux."  
Elle a dit que " les demoiselles  
" Portent de gros chignons affreux."

## IV.

Sous tes grandes boucles dorées,  
Fine coquette de cinq ans,  
Moque-toi bien des mijaurées  
Aux chignons malsains et pesants.  
Sous tes grandes boucles dorées,  
Moque-toi des chignons pesants.

## V.

Dire combien elle m'est chère,  
Cette enfant-là, je ne saurais... ;  
Veuillez demander à sa mère...  
— " Bavard ! " dites-vous ? — Je me tais.  
Dire combien elle m'est chère,  
Cette enfant-là, je ne saurais !

Ottawa, le 8 juillet 1871.

E. B. DE ST. AUBIN.

## " UN SOIR DE MAI."

A. M. W. Chapman, qui m'adresse une jolie pièce de vers sous ce titre.

Tant que le vallon, drapé de verdure,  
Aura des échos pour les chants joyeux ;  
De ses mille voix tant que la Nature  
Redira les chants, les splendeurs des Cieux,  
Chantez le Printemps, aimable poète,  
Les beaux " soirs de mai," le parfum des fleurs  
A ce monde ingrat qui n'a point de fête  
Où le Rire, hélas ! n'amène les Pleurs !

Ottawa, le 28 juin 1871.

E. B. DE ST. AUBIN.

## REVUE ÉTRANGÈRE.

Les élections ont été en France, comme dans notre pays, le grand événement de la semaine dernière.

Le résultat de ces élections, à Paris, autant qu'il était connu le 4 courant, est celui-ci : Sur 140 députés élus, 120 sont républicains, 8 légitimistes et 12 bonapartistes. La majorité des républicains élus appartient à la nuance modérée de ce parti, dans la proportion de 75 contre 25 radicaux.

Il paraît certain que la proposition qui avait pour but de prolonger de deux ans les pouvoirs de Thiers, et qui avait échoué devant les intrigues combinées des monarchistes, va être présentée de nouveau à l'Assemblée et votée cette fois sans opposition.

## LE COMTE DE CHAMBORD.

Le comte de Chambord annonce, dans une proclamation, qu'il va quitter la France, afin que sa présence dans le pays ne puisse servir de prétexte à aucune agitation. Il ajoute qu'il ne se sépare pas pour cela de ses compatriotes. Quand les Français le voudront, dit-il, nous formerons un gouvernement qui aura pour devise la liberté et le suffrage universel. Il loue l'armée et la croit fidèle au drapeau blanc de Henri IV et de Jeanne d'Arc, qui a conquis l'Alsace et la Lorraine.

Cette proclamation a créé une grande sensation en France ; les journaux républicains disent qu'elle est de nature à augmenter les embarras et les troubles de la France.

Sa candidature au trône se trouve définitivement posée.

## LA MISÈRE DES PARISIENS.

Des lettres arrivant de Paris par les derniers steamers, disent qu'il règne une affreuse misère dans l'infortunée métropole.

A Auteuil seul, il y a 6,000 personnes qui sont nourries au dépens de la municipalité.

Y compris les prisonniers, les tués, blessés, ainsi que ceux qui ont été fusillés, pas moins de 80,000 hommes ont laissé leurs femmes et leurs enfants sans moyens d'existence, et en supposant qu'il y ait trois personnes par famille, on a un total de 240,000 individus qui vivent aux dépens de la charité publique.

La France a payé 325 millions de francs d'indemnité à l'Allemagne, dont 125 millions ont été payés avant l'emprunt.

Les forts de Paris seront abandonnés quand elle aura payé 1,500,000,000 de francs.

Amiens a été déclaré en état de siège, à la suite du meurtre

d'un Prussien, et parce que les autorités locales n'ont pu découvrir l'assassin.

## LA PRESSE.

Bismark s'est plaint de la violence des journaux français à l'égard de l'Allemagne. Le fait est qu'ils ne le ménagent pas.

Voici ce que dit la *Cloche Provençale* en particulier :

" Nous n'oublierons pas nos désastres, dit-elle, tant qu'une herbe épaisse n'aura pas recouvert les tombes de victimes, et tant que cet oiseau de mauvais augure—l'aigle prussienne—n'aura pas cessé de planer sur l'est de la France. Nous avons découvert le secret de la victoire—Revanche ! que les Allemands cessent de nous tendre une main amicale. Et quand nous porterons nos armes vers l'Allemagne, qu'elle tremble, car ce sera pour frapper ceux qui nous ont révélé le destin."

## L'ARMÉE FRANÇAISE.

Elle est réorganisée. Sa force effective est de 320,000. C'est MacMahon qui en sera le commandant en chef ; il a conservé malgré ses malheurs son prestige et l'affection des soldats. Le Comte de Chambord louait dernièrement dans les termes les plus flatteurs l'habileté qu'il avait déployée dans le siège de Paris et la suppression de la Commune.

## ÉTATS-UNIS.

Butler et ses partisans ne se déclarent pas satisfaits du Traité de Washington ; évidemment ils sont exigeants ces gens-là ! Ils voudraient l'annexion pure et simple, en gros et en détail ; ils aimeraient bien aussi une petite guerre avec l'Angleterre, mais celle-ci ne leur donnera pas cette satisfaction, là, à la peine de céder avec le St. Laurent et les pêcheries, l'Ottawa, le Richelieu, la moitié de Québec et le quart de Montréal.

Des nouvelles de Russie annoncent que le grand duc Alexis visitera certainement les États-Unis au mois de septembre prochain.

Il évitera ainsi les désagréments de la chaleur et pourra assister à la session du Congrès, et s'assurer des bonnes intentions du peuple américain envers la Russie.

On prépare en ce moment à Cronstadt, l'escadre qui doit lui servir d'escorte et qui se composera des meilleurs vaisseaux de guerre de la marine Russe.

## MEXIQUE.

Un télégramme de la Havane, 6 courant, transmet des nouvelles du Mexique allant jusqu'au 30 juin.

Contrairement à ce qu'on avait cru d'abord, les élections ont donné à Juárez une majorité assez considérable pour qu'il n'y ait pas lieu de soumettre au congrès le choix du président. Les juaristes auront également la majorité dans le Congrès.

Il est probable que le mouvement révolutionnaire appréhendé depuis si longtemps ne se produira pas. Dans le cas contraire, le gouvernement est en mesure d'étouffer promptement toute tentative de rébellion.

## BUENOS-AYRES.

Le *Courrier de la Plata* du 16 mai dernier annonce que la fièvre jaune a presque complètement disparu de Buenos-Ayres.

Après avoir atteint le chiffre énorme de 500 morts par jour, la mortalité est descendue à 19.

La population de Buenos-Ayres, qui avait émigré en masse, rentre dans la proportion de 2 à 3,000 personnes par jour.

## L'AUTRE CÔTÉ DE LA MÉDAILLE.

Il est intéressant de lire ce que les écrivains sérieux écrivent sur les causes des malheurs de la France, afin de mettre le public en état de juger sainement des choses. Voici ce que Gaillardet écrivait, il y a quelques jours, sur cette question qui a fait dire tant de choses :

" Il est de mode à l'étranger de faire de la France le bouc émissaire de toutes les iniquités européennes et d'attribuer ses défaites militaires à ses défaillances sociales. Chacun a fait sur ce thème une foule de sermons en-deçà et au-delà de l'Atlantique.

" Mais toutes ces jérémiades et ces explications après coup sont des phrases creuses et des rêveries, quand elles ne sont pas de la diffamation. Les revers de la France ont eu une cause purement militaire et politique ; ils ont tenu à l'esprit d'insubordination introduit dans l'armée par les agents de la démagogie auxquels l'empire a sottement donné un droit de réunion et de coalition sans contrôle suffisant ; ils ont tenu surtout à l'aveugle et inepte confiance du gouvernement impérial, qui ne s'était point préparé, et a entrepris une guerre de 1 contre 3, avec une artillerie inégale en nombre et en qualité. Pour triompher dans de pareilles conditions, il aurait fallu une armée composée non d'hommes, mais de demi-dieux.

" Il n'est donc pas besoin d'aller chercher si loin une explication qui se trouve si près, et de mêler à une question purement mathématique des arguments à perte de vue sur la dépravation des hommes et le luxe des femmes. La France et Paris lui-même n'avaient pas de vices qui ne se retrouvent à dose au moins égale dans tous les autres pays et dans toutes les grandes villes. Quiconque a voyagé et est de bonne foi dira que la corruption, le luxe, se retrouvaient à Londres, à Vienne, à Saint-Petersbourg, à New-York, au même degré qu'à Paris. Le goût des dépenses excessives y était d'importation étrangère. Les équipages les plus extravagants appartenaient à des Anglais ou à des Russes. Les femmes les plus élégantes étaient presque toutes des Américaines. C'étaient elles, c'étaient les étrangères de l'ancien monde et du nouveau qui formaient la clientèle des Worth et autres couturiers et couturières, dont les robes se payaient mille francs. Pour le prouver, il me suffirait de citer des noms connus de tout Paris. Ce sont ces touristes exotiques qui avaient changé toutes les conditions de notre existence française en surélevant tous les prix et en surexcitant toutes les convoitises.

" Il faut ajouter à ce mauvais exemple, comme cause de notre perdition, la prédominance acquise par l'élément industriel sur l'élément agricole. La France a dû, pendant des siècles, sa richesse et son repos à l'agriculture, qui était son occupation presque exclusive. Le jour où elle est entrée en lutte avec l'Angleterre, sur le champ de bataille industriel, elle a doublé peut-être sa fortune, mais aussi les besoins de sa population qui a quitté les campagnes pour les villes et a gagné la corruption de celle-ci avec des salaires plus élevés. Mais si grande que fût la corruption des classes ouvrières de Paris, elle n'égalait pas celle des ouvriers de Londres, si l'on s'en rapporte au témoignage des moralistes anglais eux-mêmes.

" Les crimes de la Commune de Paris ont été d'origine plus étrangère que française, comme l'indiquent la renonciation à tout esprit de nationalité, qui était imposée aux sectaires communistes, et la répudiation des traditions patriotiques constatée par le renversement de la colonne Vendôme et l'incendie des plus beaux monuments de Paris. Ce ne sont pas là des inspirations puisées sur le sol natal ; aussi en retrouve-t-on la première trace dans les discours et les écrits de ceux qui ont été en quelque sorte les commis-voyageurs de la révolution, comme Caussidière qui, en avril 1848, disait " aux stupides bourgeois " que les ouvriers de Paris n'auraient besoin que d'allumettes chimiques pour en faire table rase ; comme Cluseret, dont, par parenthèse, on avait faussement annoncé l'arrestation et la mort, qui écrivait de New-York à ses amis, que si jamais ils tenaient Paris, il fallait le détruire de fond en comble plutôt que de le perdre. Un pareil dessein ne pouvait être conçu et exécuté que par des gens qui ont perdu le sentiment de la patrie et sont devenus des bohèmes errants.

## ACCUEIL FAIT A L'ARMÉE FRANÇAISE.

Depuis soixante-douze jours la tyrannie de la Commune pesait sur les Parisiens.

Épuisée, décimée par six mois de siège et de disette, la population de la grande cité avait à supporter le poids de la guerre civile et l'imbécile et cruelle domination des hommes du 18 mars.

La bataille tous les jours, tous les jours de nouveaux deuils, de nouveaux attentats à toute liberté, à toute croyance, à toute propriété.

Sur la fin, Paris, à bout de forces, avait à subir un nouveau bombardement, pire que celui des Prussiens. La famine entra par toutes les portes, les obus faisaient brèche à toutes les murailles. Après avoir réquisitionné toutes choses, la Commune, aux abois, réquisitionnait tous les hommes, les enfants, les femmes, les vieillards.

Malgré toute son aversion et en dépit de son acte de naissance, il fallait marcher à la guerre fratricide.

Le meurtre, le pillage étaient à l'ordre du jour et l'incendie menaçait de détruire la belle cité si fière de sa grandeur et de sa beauté. On peut juger de la joie primitive de cette population à la vue des troupes libératrices.

Victor Hugo se trouve en ce moment à Luxembourg, logé dans une maison qui fait face à l'hôtel habité par Bazaine.

La rencontre est, on peut le dire, singulière.

La publication prochaine de " Quatre-Vingt-Treize," roman historique annoncé depuis bientôt deux ans, serait le dernier acte de vie littéraire du grand poète, qui, pour sa gloire, eût été bien inspiré en ne faisant jamais que de la littérature.

L'évacuation des troupes allemandes va désormais se faire avec une grande rapidité.

Déjà 405,000 soldats prussiens ont quitté le territoire français.

Un éclat d'obus a ravi au capitaine A. M..., à l'affaire de Champigny, une portion assez intéressante de son individu ; le capitaine s'est vu couper, d'une façon aussi nette que si l'on se fût servi d'un couteau, l'oreille gauche, à laquelle il était naturellement très-attaché.

Par un hasard non moins étonnant, le capitaine a retrouvé son oreille au bout de quelques instants de recherches consciencieuses ; rentré chez lui, et examinant de sang-froid sa situation, le brave militaire se demanda ce qu'il devait faire du cadavre de son oreille ; la mettre dans l'esprit de vin eût été banal ou imprudent ; un domestique eût pu la prendre pour quelque conserve, et la dérober par gourmandise.

Le capitaine, après mûres réflexions, se décida à l'inhumer sous un petit mausolée ; ce fut pour lui l'occasion d'un déjeuner qu'il offrit à quelques amis ; après le dessert, un service civil fut célébré et l'oreille conduite en grande pompe au bout du jardin annexé à son logement. Quelques discours furent prononcés, l'oreille fut inhumée et on plaça sur le tertre, sous lequel elle repose, cette courte inscription :

" Ci-gît mon oreille gauche."

— C'est maintenant un ange au ciel, disait le capitaine, en rentrant chez lui pour prendre le café.

Une maison de la rue de Laval possède un concierge marié et complètement aveugle.

L'autre jour, une dame se présente à la porte de la loge pour demander un renseignement ; avant qu'elle ait ouvert la bouche, le portier qui l'a entendue entrer dans l'allée l'accueille de la façon suivante :

— Ah ! te voilà, vieille canaille... et fait défilé tout le vocabulaire du père Duchêne.

Epouvantée, la dame hasarda un :

— Mais, monsieur !

Le concierge s'arrête interdit, et, de l'accent d'un gentilhomme, lui dit en minaudant :

— Ah ! pardon, madame, j'ai cru que c'était ma femme qui rentrait.

On raconte un incident curieux qui s'est produit à la revue passée le 11 par M. Thiers au camp de Satory.

Dans la matinée, les officiers avaient donné leurs instructions ; un jeune sous-lieutenant avait dit en souriant à sa compagnie :

Tâchez d'ouvrir l'œil quand l'Exécutif passera !

Un soldat de cette compagnie, interrogé par le chef du Pouvoir exécutif, répondit :

— Oui, mon exécutif, comme il aurait dit : oui, mon lieutenant ou mon général.

M. Thiers ne manqua pas d'en rire, tout le premier.

Depuis cette revue, le chef du Pouvoir exécutif n'est plus désigné par les soldats que sous ce titre : Le général Thiers.